21 mai 2012 • 22h30 [GMT+ 1]

NUMÉRO 211

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

D'*un autre regard* sur le handicap

Par Kristell Jeannot

L'un de mes proches est handicapé, il est handicapé physiquement[1].

J'ai vécu à ses côtés durant vingt ans au quotidien, et j'ai pu constater le regard que les personnes posaient sur lui dans les lieux publics, leurs comportements à son égard. J'ai pu lire le dégoût sur le visage de certains passants, la peur aussi, lorsque certains s'écartaient, loin, pour ne pas frôler mon frère, comme s'ils craignaient d'être contaminés ! Et toujours, le regard, le regard innocent, empêchant l'anonymat reposant de l'identification entre pairs d'une même société, attiré par la différence physique de mon frère, en fauteuil, assis dans une coquille.

On voit si peu de personnes handicapées dans les rues !

Il est vrai que beaucoup sont placées dans des centres spécialisés. Elles y sont nourries, logées, et occupées par des activités *in situ*, alors, pourquoi sortir ?

Il est vrai que les personnes handicapées sont peu voire pas du tout présentes dans les organes représentants notre société à l'instar de la télévision. Mais notre société se rattrape lors de la journée annuelle du Téléthon, où se côtoient people et

personnes en fauteuil roulant. Il est regrettable que ce seul signifiant, « handicap », en vienne à recouvrir l'être de ces personnes.
Au côté de mon frère, face à certains regards, j'ai ressenti de la colère, et l'envie de ne pas en rester là, d'entrer en communication avec ces personnes pour témoigner du vécu de mon frère, et de leur demander ce qui leur faisait peur, car c'est de cela dont il s'agit : la différence, voire l'inconnu, fait peur. Ou bien ces passants rencontraient-ils la castration incarnée, la condition humaine en somme, fragile, pouvant s'abimer ou se briser, dans une rencontre contingente avec le réel. C'est le propre de l'Homme de ne rien vouloir en savoir de sa condition mortelle. Cela s'appelle le refoulement.
Cachez cet handicapé que je ne saurais voir !
Dans les faits, mon frère, lorsqu'il a grandi, a traversé une période où il ne voulait plus sortir, ou, lorsqu'il sortait, baissait la tête. Il avait honte. Il était triste. Soutenu par ses proches, il a traversé cette phase. Il ignore les regards, ces regards qui venaient interpréter son état sans le connaître.
Le réel de son handicap est redoublé par l'interprétation de sa situation que lui renvoie la société, par son regard, et par sa manière – je parle de façon générale – de définir ses priorités, dans la prise en charge de personnes en situation de handicap : assister, plutôt que rendre accessible. Oui, il faut changer le regard sur le handicap, en privilégiant les capacités de ces personnes.
J'ai rencontré avec lui les difficultés, voire les impasses pour simplement circuler en ville, dans une grande ville, je veux dire. Le réel, mon frère le vit au quotidien, cela commence dès le réveil : il ne peut pas se lever seul, aller aux toilettes seul, se nourrir seul. Une autre personne, un aidant lui est nécessaire pour vivre. Je ne me suis pas occupée physiquement de mon frère, j'étais sa sœur, mais à l'occasion de mes études, j'ai travaillé comme assistante de vie au sein de l'Association des Paralysés de France. En tant que professionnelle, j'ai constaté trois points importants :
- le deuil impossible, face à un fonctionnement idéal du corps relayé par notre norme sociétale.
- l'insupportable dépendance à l'Autre. Je me suis interrogée sur la meilleure façon de donner de l'indépendance à ces personnes que j'accompagnais. Une question cruciale, inscrite au cœur même de la constitution subjective du sujet dans le processus d'aliénéation-séparation. Un sujet, pour exister, doit, après s'être arrimé à l'Autre[2], s'en détacher, ou plus précisément, subjectiver sa vie. Dans une situation commune, cela ne va pas de soi, voyez la période de l'adolescence, mais dans une situation de dépendance factuelle à l'Autre, la question se pose de la

possibilité d'un passage de la condition d'être l' « objet » assisté de l'Autre, à celui d'être un sujet, un sujet qui *est* et qui *a*, qui peut être productif, à l'occasion. Je fais référence ici à la dimension de l'avoir, qualité hautement investie dans notre société.
- le risque d'un glissement du sujet se rendant encore plus dépendant qu'il ne l'est, recouvrant un manque affectif, un besoin affectif de l'Autre, qui se manifeste du côté d'une demande d'assistance, de personnes souvent isolées socialement.

Je suis par ailleurs psychologue, j'ai travaillé dans un dispositif mis en place par le Conseil Général appelé « Accès aux soins psychologiques pour des personnes en situation de précarité », dans lequel j'ai accompagné des adultes psychotiques souvent, parfois reconnus comme handicapés, j'ai également travaillé au sein de ce que l'on appelait à l'époque un CATTP, dans des services de psychiatrie, et j'accompagne aujourd'hui dans ma pratique clinique des enfants et des adolescents autistes, psychotiques, ou présentant un retard mental, qualifiés aussi du terme de « handicapés », au sein d'un établissement et dans une pratique clinique en libéral.
En ce qui concerne les parents d'enfants handicapés, on peut repérer deux accueils différents :
- le soulagement, d'être reconnus par l'Autre social dans leurs difficultés. Ainsi, les parents à l'IME, sont reconnus dans leurs limites et leurs difficultés à prendre soin de leurs enfants. A la suite de cette nomination, leurs enfants sont identifiés par l'Autre social, et sont alors pris en charge par des structures spécialisées, et reçoivent des aides financières nécessaires pour la vie au quotidien. Il ne faut pas oublier en effet le business lié au handicap : le surcoût du matériel (fauteuil, protections urinaires, adaptation du logement, et celui du véhicule, etc.), allant au-delà de l'incapacité à subvenir à ses besoins ;
- la honte, le rejet, lors de l'annonce de cette nomination, par les adultes, et les enfants que j'ai reçus, ou que j'accompagne, dans le cadre d'un handicap psychique. Et cela excède la simple non-reconnaissance de la difficulté. Ce dont ils témoignent, c'est de l'aspect « péjoratif » de ce terme – qu'ils reçoivent comme tel, voire de leur incompréhension du sens de ce terme. Le terme de « handicap », vient de l'Autre, c'est un terme « universalisant », un signifiant-maître, comme on l'appelle en psychanalyse, qui recouvre une multitude de difficultés singulières, et il s'avère nécessaire pour le sujet de le « subjectiver », de lui trouver une définition personnelle, associée à ce qu'il ressent comme étant « sa » difficulté. Chaque personnes en situation de handicap va ressentir sa vie, son corps, de manière singulière. Il est important de ne pas méconnaître le pouvoir d'un signifiant, qui

nomme, un état, un être, qui le représente, mais qui enferme aussi celui qui en est affecté. Ce terme factuel de « handicap » est pratique pour l'appareil bureaucratique, pour structurer l'accompagnement de ces personnes, mais il est important de ne pas oublier son effet ségrégatif sur la société et rendant difficile l'invention par les sujets dits « handicapés », de leur identité. Comment ont-ils envie de se présenter, par quels signifiants souhaitent-ils être perçus ? Une tout autre façon, serait de les appréhender sous le jour de la différence, et des difficultés, prises au un par un.

Plutôt que de ressentir de la pitié et de l'empathie, plutôt que de leur donner une vie pensée par la société, j'aimerais que l'on dépose une bonne fois pour toute notre attirail de (bien)-pensance, et que l'on s'applique à entendre *leur* regard sur le monde, et à découvrir *leurs* idées pour que ce monde, où nous les rendons impuissants, puisse devenir notre monde à tous.

---

1. Il est infirme moteur cérébral, à la suite d'un accident à la naissance.
2. Pour exemple, que cela ne va pas de soit : le sujet autiste est un sujet ne s'étant pas arrimé à l'Autre. Il se tient à distance de l'Autre, dans son corps, refusant parfois d'être touché, et dans sa langue, restant parfois mutique.

PÉTITION INTERNATIONALE
POUR L'ABORD CLINIQUE DE L'AUTISME

à l'initiative de l'Institut psychanalytique de l'Enfant
(Université populaire Jacques-Lacan)

SIGNER LA PÉTITION EN LIGNE

SUR LE SITE lacanquotidien.fr
>>Depuis le 16 février,
jour de la mise en ligne de la pétition,
11982 signatures ont été déjà recueillies.

LE TEXTE DE LA PÉTITION INTERNATIONALE POUR L'ABORD CLINIQUE DE L'AUTISME

▪ CHRONIQUE ▪

Philippe Hellebois

Bruxelles solitude

Catherine Millot.
Photo : J.-C. Encalado.

Catherine Millot était l'hôte ce samedi 12 mai, de **l'Association de la Cause freudienne-Belgique** pour parler de ses livres, plus particulièrement du dernier en date, ***Ô solitude***. Ce fut pour certains, l'occasion de retrouver celle qui fut pendant plusieurs années leur collègue à *l'École de la Cause freudienne* – elle a enseigné aussi au département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII laissant à l'auteur de ces lignes les meilleur souvenirs –, et pour d'autres, de la découvrir. Trouver, retrouver, n'est-ce pas finalement un peu pareil quand, à l'entendre, l'on s'aperçoit que nous parlons vraiment la même langue, celle que Lacan a forgée pour nous qui après lui vivons. Elle a d'ailleurs tenu à préciser que si elle n'appartenait plus à aucune école, elle se sentait néanmoins partie prenante de la communauté analytique.

N'est-ce pas là une remarque judicieuse allant au-delà même de la psychanalyse ? Comment ne nous toucherait-elle pas, citoyens d'un pays peut-être bientôt disparu et n'ayant sans doute jamais signifié grand-chose, mais qui éprouvons l'appartenance à un autre ensemble, notre communauté de langue. Bref, nous serons probablement moins belges dans l'avenir, mais resterons plus que

jamais francophones, même multilingues – *lalangue*, aboli bibelot d'inanité sonore est une et seulement une, *tralalitralalère* !

Catherine Millot n'était pas arrivée à Bruxelles toute seule – sa venue avait été préparée par une très belle conversation électronique entre trois de nos collègues **Laura Petrosino**, **Claire Piette** et **Maud Ferrauge**, qui, à la tribune transformée pour l'occasion en salon, furent rejointes par **Gil Caroz**. Disons-le haut et fort, notre ami, entre les trois grâces et la reine Catherine, fut tout simplement parfait ! Il souligna voire révéla par un heureux effet de contraste leurs très féminines arabesques : **l'Autre était féminin pour tout le monde** (***Abîmes ordinaires***, p. 123) ; enfin !

Elle a dit beaucoup de choses que nous ne résumerons évidemment pas préférant retenir cette phrase, lancée presque négligemment, et qui alimenta le débat pour résonner encore en certains : ***ce qui ne se dit pas s'écrit***. La parole a ses limites : l'analysant ne parle jamais de tout, non pas qu'il dissimule, même si cela arrive, mais parce que la parole ne se prête pas à dire certaines choses, qui, du coup, ne se formulent même pas.

Rappelons-nous la surprise de tel analyste – n'est-ce pas J.-A. M. ? – entendant d'anciens analysants raconter dans leur témoignage d'Analyste de l'École des choses, et non des moindres, qu'ils ne lui avaient jamais dites ! Surpris mais sage, il en avait conclu à une déchéance relative, mais structurale de l'analyste … ! *Ce qui ne se dit pas s'écrit* : l'AE ne parle plus, mais écrit, fut-ce à voix haute ! L'après-analyse ou l'analyse infinie consistant à se débrouiller tout seul avec son inconscient – enfin ! – où est-on plus seul que dans l'écriture ? Cette écriture ne doit pas se concevoir seulement avec un stylo et du papier, plus ou moins électroniques, mais plus largement : **la lettre est une partie de nous-mêmes, le symbole avec lequel nous nous sommes formés** – c'est-à-dire grâce auquel nous avons constitué notre jouissance première –, et qui va se répétant *ad infinitum* pour que nous puissions vivre. L'écriture précède la parole, et tout aussi bien, lui succède ! La parole analysante n'est-elle donc pas ce qui permet de supporter la lettre !

C'est l'un des enseignements du dernier cours de J.-A.M., *L'Un-tout-seul*, dont la parution est annoncée à l'automne prochain : **la parole tient à l'être, la lettre à l'existence ; il faut arracher la lettre à l'être** ₪

▪ LE RÉEL AU XXIe SIÈCLE ▪

De l'univers au Multivers

Brian Greene: Welcome to the Multiverse

The latest developments in cosmology point toward the possibility that our universe is merely one of billions.

May 21, 2012 1:00 AM EDT

"What really interests me is whether God had any choice in creating the world."

That's how Albert Einstein, in his characteristically poetic way, asked whether our universe is the only possible universe.

The reference to God is easily misread, as Einstein's question wasn't theological. Instead, Einstein wanted to know whether the laws of physics necessarily yield a unique universe—ours—filled with galaxies, stars, and planets. Or instead, like each year's assortment of new cars on the dealer's lot, could the laws allow for universes with a wide range of different features? And if so, is the majestic reality we've come to know—through powerful telescopes and mammoth particle colliders—the product of some random process, a cosmic roll of the dice that selected our features from a menu of possibilities? Or is there a deeper explanation for why things are the way they are?

In Einstein's day, the possibility that our universe could have turned out differently was a mind-bender that physicists might have bandied about long after the day's more serious research was done. But recently, the question has shifted from the outskirts of physics to the mainstream. And rather than merely imagining that our universe might have had different properties, proponents of three independent developments now suggest that there are other universes, separate from ours, most made from different kinds of particles and governed by different forces, populating an astoundingly vast cosmos.

THE DAILY BEAST

>>Lire la suite

▪ ALLONS-Y ! ▪

DIBATTITO BOLOGNA

Al Convegno, con la dottrina della passe

Céline Menghi

Freud aveva colto la potenza della pulsione, l'aspetto di residuo insistente che contrasta con il principio di piacere.

La psicoanalisi si poneva già, ai tempi di Freud, con il suo carattere pestifero.

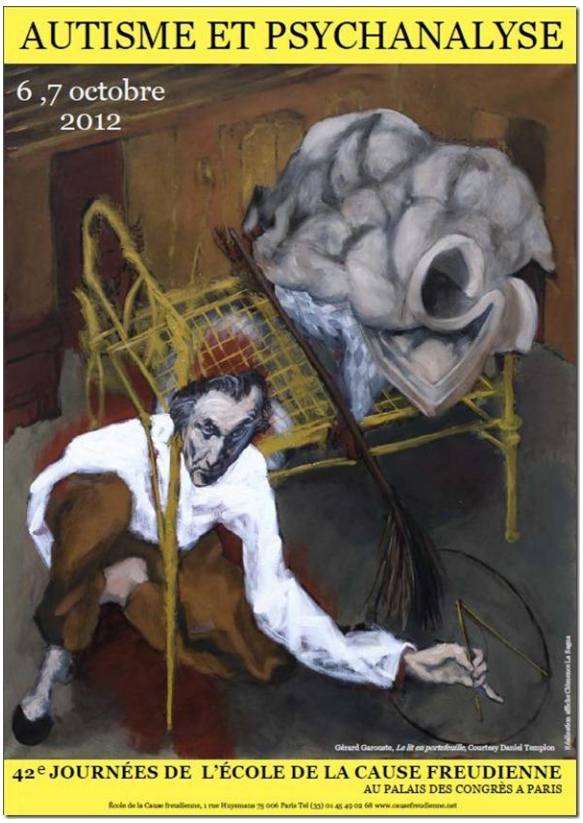
Con Lacan, la psicoanalisi si pone di traverso alla società, mettendo a nudo ciò che sfugge all'ideale e che le identificazioni coprono in maniera illusoria. JAM, in una delle sue conferenze spagnole, dice che «è il carattere asociale della psicoanalisi – non mi spingo a definirlo antisociale – a renderci poco graditi nei luoghi ufficiali ».

Oggi, nell'epoca della corsa alle identificazioni, della bulimia di godimenti per tutti, al fine di fare fronte all'ingovernabilità e all'irriducibilità del godimento problematico per ciascuno, la psicoanalisi con il discorso dell'analista opta per la singolarità delle soluzioni del soggetto e non per il rimedio universale che liquida il residuo del sintomo quando addirittura non oblitera quest'ultimo.

Come confermano gli attacchi alla psicoanalisi – mi riferisco alle infamie rivolte a chi si occupa dell'autismo senza farne una semplice etichetta, o una patologia organica, o un comportamento da correggere -, come conferma la posizione dell'OMS fronte alla così detta salute mentale, con l'ufficializzazione di protocolli dettagliati che avallano terapie per tutti i disturbi che iniziano con dis…, oggi è sempre più evidente che la psicoanalisi, con il discorso dell'analista, non condivide tali modalità di approccio che sostengono il programma della civiltà.

La clinica dimostra quotidianamente, come potremo ascoltare nelle presentazioni di casi clinici durante il Convegno, che è tramite la presa in conto delle tracce della lingua di ciascuno sul corpo che può aprirsi l'accesso alle risorse dell'uno per uno dell'essere

parlante affinché produca soluzioni uniche e singolari, che non hanno a che fare con il comportamento e nemmeno con l'adattamento. La risposta alla sofferenza dell'essere umano non risiede nel senso, nel numero, nella cifra dell'identificazione e nemmeno nella bella forma, bensì nel difetto, nel resto, nel disfunzionamento, in ciò che di opaco appartiene all'essere umano e ne fa la differenza.
Il discorso analitico si interessa a ciò che disfunziona, per questo, come spesso JAM ha sottolineato, è antieconomico, se messo a confronto con le leggi che reggono l'economia nel mondo – economia che peraltro oggi fa acqua da tutte le parti -, ma è economico dal punto di vista del soggetto – e forse è questo che noi analisti dovremo riuscire a contrabbandare. Si tratta di un'"altra economia", dunque, un'economia che non si fonda soltanto sull'Uno tutto solo ma prende in conto l'Altro, l'Altro del femminile, l'Altro separato dall'Uno, l'Altro libero dalle identificazioni rigide o posticce, quell'Altro di un'altra solitudine: l'Altro del corpo.
>> Lire la suite.



AUTISME ET PSYCHANALYSE

Les Journées de l'ECF se dérouleront au Palais des Congrès de Paris les 6 et 7 octobre. Elles font suite à la pétition internationale pour l'abord clinique de l'autisme à l'initiative de l'Institut psychanalytique de l'Enfant (Université populaire Jacques-Lacan) et à la mobilisation pour la défense de la psychanalyse.
Ce débat sur l'autisme ouvre sur ce qui fait l'autisme premier de chacun dans son rapport à la langue qui lui est transmise et pour cela nous avons beaucoup à apprendre des enfants qui en sont affectés.
Inscrivez-vous dès maintenant !
Et ne manquez-pas l'ouvrage de Jean-Claude Maleval "Ecoutez les autistes" publié chez Navarin.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

◎présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

◎diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr

◎conseiller jacques-alain miller

◎rédaction kristell jeannot kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du Lacan Quotidien

◎pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller

◎membres de la rédaction : chroniqueurs, bertrand lahutte & marion outrebon lacanquotidien.fr, armelle gaydon la revue de presse

◎designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

◎technique mark francboizel & family & olivier ripoll

◎lacan et libraires catherine orsot-cochard catherine.orsot@wanadoo.fr

◎médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

◎ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

◎pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

◎amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

◎secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

◎EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à mentionner *manuellement* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •